

## L'humanisme, le transhumanisme et l'Inhumain

### Quelques remarques à partir d'un ou deux textes de Jean-François Lyotard.

Olivier ABEL

En juin 1988, le penseur de la post-modernité et du « différend », Jean-François Lyotard, publiait dans *Critique* un texte étonnant, « Le temps, aujourd'hui »<sup>1</sup>, où il proposait un diagnostic du malaise de notre civilisation.

Il s'agit d'abord du temps. Dans l'Antiquité, le monde était globalement vivant, et c'était la mort qui était l'énigme. Or avec la Renaissance le paradigme change, comme l'observait diversement Alexandre Koyré et Hans Jonas : le monde infini est mort et soumis à l'entropie, et c'est la Vie qui est cette inversion cosmo-locale énigmatique, un îlot de négentropie. La science moderne nous a fait tellement croire à l'universelle entropie que nous divinisons la croissance, la complexification, la noosphère, sinon même Gnose qui va peut être nous permettre d'échapper à ce monde d'avance « foutu ». Le schème central de l'humanisme moderne, et de son récit émancipatoire<sup>2</sup>, est bel et bien théologique, ou la sécularisation d'une théologie du salut.

La plus ample façon de caractériser cette négentropie vive est de la présenter comme une équation entre l'intelligence et la puissance, entre ce que l'on peut percevoir ou recevoir et ce que l'on peut agir ou donner. On approche ici de la *Monadologie* de Leibniz, dont on sait qu'elle est une réponse géniale au problème de la théodicée. Or voici l'analyse qu'en propose Jean-François Lyotard :

« On a quelques raisons d'imaginer deux limites extrêmes à la capacité de synthétiser une multiplicité d'informations, l'une minimale, l'autre maximale. Telle est l'intuition majeure qui guide l'œuvre de Leibniz, en particulier la *Monadologie*. Dieu est la monade absolue pour autant qu'elle conserve la totalité des informations qui constitue le monde en une rétention complète » (*L'inhumain, causeries sur le temps*, op.cit. p.71).

Dieu, la grande monade, comprend tout le passé et tout le futur. A l'autre bout du cosmos, il y a des êtres infimes qui ne retiennent rien, ne comprennent rien, n'agissent sur rien.

---

<sup>1</sup> C'était initialement un exposé donné en avril 1987 à Munich, et le texte est repris avec d'autres de Jean-François Lyotard dans *L'inhumain, causeries sur le temps*, Paris, Galilée, 1988.

<sup>2</sup> Voir de Jean-François Lyotard *Le post-moderne expliqué aux enfants*, Paris Galilée 1986, et « La mainmise », in *Autres Temps. Les cahiers du christianisme social*. N°25, 1990. pp. 16-26 (colloque des Facultés protestantes en 1989 sur « L'émancipation comme problème »).

« Dans ces conditions, en l'absence de tout filtre faisant interface entre *input* et *output*, cet être se situerait au degré zéro de la conscience ou de la mémoire. C'est cet être que Leibniz nomme point matériel » (*ibid.* p.72).

Même cet être cependant déforme légèrement les informations qu'il reçoit, dispose d'une mémoire élémentaire et d'un filtre temporel. C'est ainsi que le temps émane de la matière, mais de deux façons divergentes : d'un côté par une sorte de dégradation entropique de l'information, et de l'autre par un processus négumentropique d'augmentation, de complexification. Nous mêmes, en ce sens, sommes des appareils à différer, c'est à dire à enregistrer et délivrer plus tard, et d'une façon modifiée, augmentée, compliquée, ce que nous avons reçu.

L'originalité de Lyotard dans ce texte, est de montrer que le véritable danger désormais est moins l'entropie que l'emballement d'un processus négumentropique devenu fou. Attaché, depuis sa fameuse analyse du Post-moderne comme effondrement des grands Récits, à démonter les leurre et les illusions du grand Récit du Progrès-Développement et de ce désir d'émancipation qui est au cœur de la métaphysique moderne, Lyotard voudrait en quelque sorte sauter du train en marche :

« Selon cette approche, le cerveau humain et le langage sont le signe que l'humanité est un complexe de cette sorte, temporaire et très improbable. Il est alors tentant de penser que ce qu'on nomme recherche et développement dans la société contemporaine et dont les résultats ne cessent de bouleverser notre milieu, est beaucoup plus l'effet d'un tel procès de complexification « cosmolocal » que l'œuvre du génie humain attaché à découvrir le vrai et à réaliser le bien » (*ibid.*p.72).

« Il se pourrait en particulier que tel soit le réel enjeu des recherches portant sur la fécondation, la gestation, la naissance, la maladie, la mort, le sexe, le sport, etc. Toutes paraissent converger vers le même but : rendre le corps adaptable à des conditions de survie non terrestre, ou lui substituer un autre 'corps' » (*ibid.*p.74)

« L'espèce humaine est en quelque sorte tirée en avant par ce processus sans avoir la moindre capacité de le maîtriser (...) et si nous pouvons en prendre conscience aujourd'hui, c'est en raison de la croissance exponentielle qui affecte à présent les sciences et les techniques. Le réseau électronique et informatique qui s'étend sur toute la terre donne naissance à une capacité globale de mise en mémoire qu'il faut estimer l'échelle cosmique, sans commune mesure avec celle des cultures traditionnelles » (*ibid.* p.75-76).

C'est que nous avons ici affaire, nous pouvons le sentir physiquement, à quelque chose d'*inhumain*, qui nous traîne à sa suite. Le processus d'ouverture généralisée des communications entre toutes les entités capables de recevoir et d'émettre (personnes privées, institutions de toutes sortes, universités, médias, musées, bibliothèques, laboratoires, entreprises, administrations, Etats, mafias, etc.), à l'échelle de la planète entière, ne peut plus prétendre promouvoir l'humanisme, la gentillesse de l'échange ni la communication sans entrave qui n'exclurait personne. Cela fait longtemps qu'il oblige de gré ou de force toutes les sociétés à entrer dans l'orbite de son Développement. Il faut être commensurable et entrer dans l'échange, ou disparaître. Ce processus communicationnel d'essence technologique et connectique est en train de prendre son libre essor sans égards aux intérêts humains. Il a commencé à pousser au détriment des vivants, des vertébrés, des mammifères et des humains pour libérer peu à peu sa folle complexification, sa capacité à tenir compte du maximum d'éléments de l'environnement et à obliger le maximum d'éléments de tenir compte de lui.

Comme le remarque Lyotard, ce processus *inhumain* a déjà commencé à abandonner comme inutile et superflue une partie de l'humanité (le quart monde de la misère), et une partie de nos corps (remodelage des sexes et de la génération, télécommunications et techniques d'identification implantées dans le corps, neurosciences, etc.). Il « manage » peu à peu la forme de nos sociétés et de nos existences, à travers nos choix et nos projets, pour préparer ceux d'entre nous qui pourront encore lui servir à quitter une condition terrestre d'avance condamnée. Et nous sommes tous subjugués par ce joueur de flûte qui nous entraîne où nous ne savons pas.

Comment résister à ces évolutions techno-scientifiques mais aussi de l'imaginaire social (on pourrait parler d'évolutions « techno-imaginaires ») ?

Parlant de la naissance et de la mort, Jean-François Lyotard écrivait : « la malignité du développement contemporain c'est qu'il assouplit l'inquiétude même de l'apparition et de la disparition »<sup>3</sup>. Nous vivons en effet un temps d'acharnement bio-technique et « procréatique », qui tend à effacer aussi bien la naissance que la mort dans un processus continu, où rien n'arrive – sinon ce que nous avons choisi, nos « projets ». Il s'agit de rompre avec notre condition natale, d'être sexués et mortels, pour nous redonner nous-mêmes nos conditions, et faire de notre vie, de notre corps, notre œuvre, dans une totale auto-transcendance. Face à cela, Lyotard, dans *Lectures d'enfances*, écrivait :

« L'enfance est l'état de l'âme habitée par quelque chose à quoi nulle réponse n'est jamais faite, elle est conduite dans ses entreprises par une arrogante fidélité à cette hôte inconnu dont elle se sent l'otage. L'enfance d'Antigone. Je comprends ici l'enfance comme obédience à une dette, qu'on peut appeler dette de vie, de

---

<sup>3</sup> Jean-François Lyotard, *Lectures d'enfances*, Galilée 1996, « Survivant » p. 85.

temps, ou d'événement, dette d'être là malgré tout, dont seul le sentiment persistant, le respect, peut sauver l'adulte de n'être qu'un survivant, un vivant en sursis d'anéantissement. » (*Lectures d'enfances*, Galilée, 1996, p.66).